

Odyssée au cœur du pays intérieur

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Archipel, second long métrage d'animation de Félix Dufour-Laperrière, se présente telle une succession de « pulsions », de « mouvements » visuels et sonores. Tandis qu'en voix *off*, deux personnages — appelons-les elle et lui, faute de mieux — dialoguent et débattent, ici de leur place dans le monde, là de leur existence même, les images invitent à découvrir un microcosme au fil du Saint-Laurent, à travers des archives en prise de vue réelle (PVR) sur lesquelles une main généreuse est intervenue. Entre terre, fleuve et marées, images filmées et dessinées, le film explore l'histoire et la mythologie québécoise, réelle ou fantasmée, passée, présente ou future, afin de tenter de brosser les contours de ce qui pourrait être un pays à soi, intime, mais néanmoins commun.

Ce documentaire d'animation propose une odyssée vers un archipel de désirs peuplé d'îles inventées, une géographie

imaginaire s'ancrant pourtant dans le réel, un territoire langagier aussi, personnel et social, historique et politique. Un pays flottant sur un fleuve qui devient mer, quelque part aux frontières du Québec et du monde. Du Québec dans le monde. Pour parvenir à cette « réminiscence ultérieure », on a multiplié les techniques, entre PVR et animation, dessin sur papier et interventions sur images filmées, collage et découpage. Ainsi se déploie peu à peu une ode poétique dont la langue, aiguillée tel un scalpel, ravive et fantasme un espace et ses populations, pour rêver mieux cette oasis aux portes de l'onirisme conscient. Tout en revendiquant haut et fort ses sources, ses mentors et ses pères spirituels, comme autant de mantras scandés par un derviche tourneur amoureux fou d'un pays intérieur à partager.

Dare-dare, on dénote quelque chose de mclarenien dans ces jets de couleurs

franches et pures déchirant le néant sombre de l'écran dans une matière visuelle et sonore à la **Blinky Blank** (1955). Il y a tantôt des fulgurances à la Ryan Larkin, tantôt des effluves de Michèle Cournoyer, ou encore des relents de Michèle Lemieux et de tant d'autres artistes onéfiens dont l'œuvre a longtemps été la marque de fabrique des animateurs québécois, dans le sillon creusé par McLaren-le-fondateur. Impossible, par ailleurs, de ne pas déceler de-ci de-là des résurgences de Guy Maddin (**My Winnipeg**, 2007) ou des parentés avec Matthew Rankin (**Tabula Rasa**, 2011) dans cette quête éperdue et généreuse du pays imaginaire autant que dans cette affirmation impétueuse d'une galaxie artistique personnelle riche de ses inextricables racines, portées telles des étendards. Il y a dans ce film une intense inventivité formelle qui s'incarne en une variété de techniques, d'influences, de styles et de couleurs, bien que

« tout se soit d'abord ajusté autour des dialogues », de préciser Félix Dufour-Laperrière en entretien. Et pourtant, l'émotion y naît surtout de la manière dont les formes, abstraites ou figuratives, font germer, mieux que les mots encore, les sentiments et les sensations. Réactive à la parole qu'elle enchâsse dans son écrin précieux, la matière visuelle multiplie les microaccidents, les infimes décalages; et dans cette accointance à peine déphasée entre parole et image, dans cette imperceptible brèche polysémiotiquement chargée, se déploie un jeu de libre association dont l'écriture ravive le cadavre exquis et les expérimentations automatistes, autant écrites que dessinées.

Film d'intranquillité dans son perpétuel flux de pulsion vitale, refusant la ligne droite autant que le chemin tracé d'avance, **Archipel** ne s'inscrit pas moins avec force dans la transversalité assumée de la pratique de son auteur. D'un film à l'autre, d'un genre à l'autre, d'un médium à l'autre, la filmographie de ce (encore) jeune cinéaste est en effet imprégnée de récurrences thématiques et techniques qui n'évacuent ni les remises en question ni la recherche de voies alternatives. Le principal intéressé affiche à cet égard une belle conscience, malgré le leitmotiv d'intuitivité qui jalonne son discours, lorsqu'il récapitule les trois longs métrages (en plus de la douzaine de courts) qu'il a réalisés à ce jour: « Le documentaire en PVR **Transatlantique** (2014) a été pour l'essentiel écrit au montage, que je qualifierais d'expérientiel; dans **Ville Neuve** (2018), la scénarisation était plus conventionnelle, plus narrative et classique; alors qu'**Archipel** arbore une écriture libre, sans dialogue ni pensée de cinéma préalable. C'est-à-dire sans didascalies ni indications, au scénario, de ce qui se passe à l'image. Pour moi, c'est un documentaire inventé sur quelque chose d'intime, d'intangible. Je l'ai construit à partir de documents d'archives fictionnalisés, ce qui en fait une espèce de documentaire sur l'idée de ce qui, pour moi, fait territoire. »



Félix Dufour-Laperrière — Photo: Fabrice Gaëtan

Revendiquant une part non négligeable d'improvisation, Dufour-Laperrière explique avoir d'abord travaillé à partir de sensations pour échafauder une panoplie de dispositifs de fabrication d'images lui permettant d'esquisser les éléments fondamentaux de chacun des segments du film, qu'il a ensuite distribués à son équipe de collaborateurs. « Dans ce projet, j'ai eu envie de me sentir tel un peintre qui entre dans son atelier pour y faire des images, sans *a priori*. » Avec dans sa besace matricielle quelques essais visuels accompagnés de notes et d'extraits de scénario, chacun des animateurs — d'horizons et d'âges divers, triés sur le volet et avec qui Dufour-Laperrière avait, pour la plupart, déjà coopéré — a élaboré sa partie dans un style personnel et en toute liberté. « En animation, de préciser le cinéaste, on est toujours dans l'artifice, dans le symbole plutôt que dans l'objet lui-même. Cela a été mon approche pour **Archipel**, qui est traversé par une mise en fiction de cartes et d'archives par l'animation. Pour moi, la part fictionnelle était essentielle

pour parvenir à cerner la proposition documentaire. »

La nature hétérogène du film est en filiation directe avec l'univers de Chris Marker, notamment **Sans soleil** (1983) avec son *stock footage* vu à travers un genre de pochoir, qui masque et dévoile partiellement les images sans jamais offrir une vue d'ensemble, suggérant une réalité à demi obstruée par le filtre de la culture, de l'histoire, de l'idéologie, etc. Dufour-Laperrière se réclame de l'influence de cet iconoclaste et de ce film en particulier, qui s'ouvre sur cette citation du *Bajazet* de Jean Racine: « L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps », que l'on pourrait tout à fait apposer à **Archipel**. Et quand on ajoute à ces « collages-décalcomanies » des silhouettes de corps humains ou d'animaux flottant dans les airs, on entre de plain-pied dans un surréalisme à la Magritte. Du maître belge à l'automatisme littéraire et pictural, les parentés n'ont de cesse de se multiplier et de se




percuter, pour le plaisir de l'œil et de l'esprit.

Impossible par ailleurs de ne pas penser à Gilles Groulx dès lors que l'on s'attarde au montage de ce film, mais aussi à certaines thématiques et aux émotions parfois fortement contrastées qu'elles suscitent. Le réalisateur avoue sans ambages son amour pour cette figure tutélaire du cinéma québécois et plus spécifiquement pour **24 Heures ou plus** (1977), cet « essai politique très militant et très éclaté, qui présente une grande liberté formelle et fait la part belle à la musique. Un collage dynamique, qui est au cœur de ma cinéphilie, comme l'ensemble de l'œuvre de Groulx, qui surgit partout dans mon cinéma ». De l'auteur d'**Entre tu et vous** (1969), il chérit particulièrement le (trop?) plein de colère et d'affection conjuguées. Chez les cinéastes de sa génération, on ne sera pas étonné de l'entendre évoquer Mathieu Denis et Simon Lavoie, ou encore Simon Beaulieu, dont le **Miron – Un homme revenu d'en dehors du monde** (2014) est à la source de son désir d'**Archipel**. « Après avoir vu ce film, je me suis dit que ce serait fantastique d'en faire un où j'écrirais moi-même les mots, où je choisirais les archives. Je caressais alors le projet d'un essai inspiré de *Signé Hubert Aquin* (1985), reprenant l'esthétique très collage de ce livre-enquête sur le suicide de l'écrivain. Mais la question des droits était compliquée et j'ai appris de la veuve d'Aquin que Simon (Beaulieu) s'était déjà frotté au sujet, en vain. **Archipel**

concrétise en quelque sorte ce désir dans un esprit de liberté totale, sans les limitations que peuvent parfois imposer ceux qui incarnent l'autorité de l'œuvre ou les ayants droit d'un artiste. »

Bien que plus poétique et personnel que **Ville Neuve**, **Archipel** n'en est pas moins traversé par une charge politique ancrée dans une géographie, une histoire, une langue et un destin communs : celui des Québécois. Cet îlot francophone qui dérive en terre d'Amérique; ce peuple légataire d'un héritage qui n'est peut-être pas si éloigné, dans ses furieuses espérances et ses légitimes revendications, des Premières Nations des Amériques. Ce n'est donc pas un hasard si ce voyage aux confins de nous-mêmes se clôt sur un plan bleu immaculé, une mer vierge sur laquelle tout reste à écrire. Et qui cède le pas à une traduction du texte déclamé en innu-aimun par Joséphine Bacon presque une heure plus tôt (sans traduction alors), lequel interrompait momentanément le film pour répondre à la violence de l'archive (des images et une narration caricaturant et dénigrant les « indiens sauvages ») par des mots qui réorganisent le « grand récit unifiant » dans des itérations alternatives, de nouvelles perspectives. « Quand une parole est offerte. / Elle ne meurt jamais. / Ceux qui viendront. / L'entendront. » La conscience imperturbable traversant la mélodie psalmodique de la poétesse innue manifeste une pulsion irrépressible similaire à celle que dégage **Pour la suite**

du monde (1963) de Brault-Perrault et tant d'autres récits identitaires portés par l'appétence à (se) raconter pour mieux (se) connaître, (se) comprendre et s'ouvrir au monde passé, présent et à venir. Il y a dans **Archipel** une ambition de destin commun qui convoque la capacité à nommer le réel, à l'inventer pour le faire sien, chacun dans ses mots, afin que (re)naisse l'espoir de parvenir à l'embrasser et à vivre ensemble toutes ces particularités respectives, dans une harmonie en perpétuelle mutation. Au terme de cet hymne au pays rêvé, on se surprend à espérer que tant que l'on hantera le territoire partagé des imaginaires, libres et désinhibés, cette aspiration persistera, en soi et par soi, maintenant et pour les générations futures. Comme un archipel intérieur réciproque, pour amarrer la suite du monde. 



Québec / 2021 / 72 min

RÉAL., SCÉN. ET MONT. Félix Dufour-Laperrière **SON** Olivier Calvert et Samuel Gagnon-Thibodeau **MUS.** Stéphane Lafleur et Christophe Lamarche-Ledoux **PROD.** Nicolas et Félix Dufour-Laperrière **DIST.** La Distributrice de films

Financement et production

Félix Dufour-Laperrière l'avoue candidement, **Archipel** fut pour lui un film-cadeau, qui s'est fait dans la joie et a facilement trouvé son financement. Ce qui peut étonner pour un long métrage d'animation expérimentale destiné à un public ultra niché. Quand on lui demande comment cela s'est concrétisé, il répond sans ambages : « Je dois beaucoup à ma compagne, qui m'a suggéré de le présenter aux subventionnaires comme un documentaire, alléguant qu'il n'avait aucune chance dans le programme de fiction. "Il n'y a pas de personnages dûment développés ni arc narratif, c'est un film impressionniste, oublie ça!" Ce qui semblait jusque-là une faiblesse s'est tout à coup avéré une force : j'avais un texte d'intention de 25 pages, une "narration dialoguée" de 65 pages, plusieurs tests d'images animées

et une liste détaillée d'archives. Et puisqu'on ne demandait pas beaucoup d'argent, le risque était limité. »

La production, elle, s'est faite en deux temps : d'abord en atelier, avant mars 2020; puis, chacun a travaillé chez soi. Le cinéaste a assuré le suivi et la cohésion du film en faisant la finition numérique des images, le *compositing*, par souci économique autant qu'éditorial. **Archipel**, une Hydre à deux têtes? Oui, « mais il n'en a pas trop souffert parce qu'il était déjà bien en selle avant la pandémie. Cela dit, le confinement a tout de même enlevé quelque chose d'humain que permet la dynamique de l'atelier. Mais vu le contexte, ce fut un moindre mal. » (Marie Claude Mirandette) 